

ÉTAT NOMINATIF POUR LES OFFICIERS, NUMÉRIQUE POUR LA TROUPE, DES
TUÉS, DISPARUS, PRÉSUMÉS MORTS, ET DES BLESSÉS, DANS LA JOURNÉE DU
28 AVRIL 1862, AUX CUMBRES.

NOMS	GRADES	TUÉS		DISPARUS PRÉSUMÉS MORTS	BLESSÉS	OBSERVATIONS
		OFFICIERS	TROUPE			
<i>État-major.</i>						
MM. Roussel.....	capitaine.	"	"	1		Contusion à la jambe gauche (balle morte).
de Caupenne d'As- premont.....	lieut. d'inf. de marine	"	"	1		Coup de feu à la jambe droite.
Total.....		"	"	2		
<i>1^{er} bataillon de chasseurs à pied.</i>						
Troupe.....		"	"	17		
Total.....		"	"	17		
<i>2^e régiment de zouaves.</i>						
M. Collasse.....	lieutenant.	"	"	1		Contusion au pied droit.
Total pour les officiers.....		"	"	1		
Troupe.....		"	"	9		
Total.....		"	"	10		
<i>2^e régiment de chasseurs d'Afrique.</i>						
M. Lemaire.....	sous-lieut.	"	"	1		Plaie à la tête.
Total pour les officiers.....		"	"	1		
Troupe.....		"	"	2		
Total.....		"	"	3		
RÉCAPITULATION.						
DÉSIGNATION DES CORPS.	TUÉS		DISPARUS		BLESSÉS	
	OFFICIERS	TROUPE	OFFICIERS	TROUPE	OFFICIERS	TROUPE
État-major.....	"	"	"	"	2	"
1 ^{er} bataillon de chasseurs.....	"	"	"	"	"	17
2 ^e régiment de zouaves.....	"	"	"	2	1	9
2 ^e régiment de chasseurs d'Afri- que.....	"	"	"	"	1	2
Total.....	"	"	"	2	4	28
			2		32	
	34					

CHAPITRE VIII

Le 4 mai, la colonne arrive à Amozoc. — Le conseil de guerre dresse le plan d'attaque du fort Guadalupe. — Nuit qui précède le combat. — Trois mois revécus dans un songe.

Le 4 mai 1862, la vie semblait s'être retirée du village d'Amozoc, situé à quatre kilomètres de Puebla. Les rues étaient désertes et les maisons fermées. De loin en loin, on entendait quelques aboiements de chiens, ou bien encore on voyait passer quelque habitant attardé, se hâtant de faire rentrer ses bestiaux. Aux portes de la ville, une population nomade d'Indiens levait son camp, et reprenait, à travers la campagne, le chemin de Puebla. Hommes et femmes, chargés comme des bêtes de somme, le corps légèrement incliné en avant par le poids de leurs fardeaux, s'éloignaient en trotinant, sans trébucher et sans tourner la tête. C'est que, du plus loin qu'ils avaient aperçu les « jambes rouges » et vu briller les armes de nos soldats, les habitants et les Indiens, saisis de terreur, s'étaient cachés ou avaient pris

la fuite¹. A trois heures de l'après-midi, cinq mille Français défilent en silence au milieu des rues sablonneuses d'Amozoc. A mesure que les troupes arrivent, elles sont conduites sur leurs emplacements de bivouac, tandis que le général, son état-major et les services de l'armée s'établissent au centre du village.

Ce *pueblo* porte un cachet d'originalité qui lui est propre; une *barranquita* (petit ravin) en défend l'entrée; une hauteur rocheuse et escarpée le domine du côté du sud; une ligne serrée d'aloès et de cactus fait à ses quatre faces un rempart continu, et des *cierges* de trois ou quatre mètres, à côtes armées d'aiguilles, servent aux habitations de clôtures naturelles. Quant aux maisons, qui connaît le caractère et la disposition intérieure de l'une d'elles les connaît toutes. Elles sont peu élevées au-dessus du niveau de la rue et sans étages supérieurs; les chambres prennent jour dans les galeries couvertes donnant sur des cours intérieures, et destinées à assurer une fraîche température par les plus grandes chaleurs; les toits sont disposés en terrasses et organisés pour la défense. Dans ce pays, où la guerre civile est en permanence, chaque maison est transformée, aux

¹ La terreur inspirée aux Mexicains par l'approche des Français était due aux fables absurdes inventées par nos ennemis sur les prétendues cruautés qu'exerçaient nos soldats.

premiers coups de fusil, en place de guerre, et chaque terrasse, entourée de longue main d'un mur d'adobes crénelés, — parfois même ouvert aux quatre angles pour recevoir une ou deux petites pièces d'artillerie, — devient un réduit redoutable. Tel nous apparaît le village d'Amozoc, dont l'aspect, d'ailleurs, révèle la misère et laisse deviner que l'armée mexicaine, en y passant, l'a cruellement rançonné.

Notre convoi nous suit à petite distance; le voilà qui paraît au milieu des tourbillons de poussière que soulèvent ses attelages nombreux. Il débouche sur la place, et les deux cent soixante voitures qui le composent viennent successivement se ranger et s'aligner avec la régularité d'une batterie.

Plus des trois quarts sont de grands chariots¹

¹ Les transports de commerce se faisaient, soit par des charrettes à deux roues attelées de quatre mulets de front, soit par de grands chariots à quatre roues, attelés de huit, de dix, douze ou vingt-quatre mulets. Rien de plus surprenant que l'adresse de ces arrieros ou conducteurs de voitures. Monté sur le mulet de derrière, un seul arriero suffisait pour diriger l'attelage, de la voix, du fouet ou à l'aide de petits cailloux qu'il lançait sur la bête récalcitrante. Dans les passages difficiles, fort nombreux du reste, l'arriero mettait pied à terre et se multipliait pour enlever ses bêtes, avec autant d'énergie que d'agilité. — A certaines époques, à Vera Cruz ou dans l'intérieur du pays, les commerçants organisaient des *partidas*, ou convoi formé d'un certain nombre

mexicains portant de trente à quarante quintaux. Chacun d'eux est attelé de douze vigoureuses mules qu'un *arriero* (conducteur), souvent un enfant, dirige à travers les ornières et les rues tortueuses avec une aisance inexprimable. Qu'on ne s'étonne pas de voir deux bataillons affectés à la garde de notre convoi : il porte le café et le pain du soldat pour plus de trente jours.

A dix heures, tout le monde est au bivouac. Les *arrieros* détellent, rangent leurs harnais sur les timons des voitures, puis, montés sur une ca-

de chariots ; ils les plaçaient sous les ordres d'un majordome auquel on adjoignait plusieurs aides et auquel on laissait toute autorité sur les *arrieros*, en même temps que la responsabilité et la direction du convoi. Les *arrieros* voyageaient naturellement avec leur famille, qui se casait dans un grand coffre suspendu entre les quatre roues. Ces convois marchaient par étapes ; ils comptaient d'habitude de dix à vingt voitures, de cent cinquante à deux cents mulets, et de quarante à cent personnes. Chaque soir le convoi s'arrêtait à proximité d'un *pueblo*, les voitures étaient parquées en carré de façon à former un *corral*, espace de terrain fermé, dans lequel étaient placés les animaux. Le départ avait lieu chaque jour entre deux et quatre heures du matin.

Les transports de moindre importance se faisaient à dos de mulets ; suivant les circonstances, ils voyageaient isolément ou se joignaient aux *partidas*.

La *conducta de plata* ou convoi d'argent se faisait spécialement à dos de mulets, chaque mulet portant deux *talegas* ou coffres bondés de piastres. Une troupe armée escortait ces convois.

ponera (mule blanche coiffée d'une clochette), ils s'acheminent vers l'abreuvoir, suivis de toutes les autres mules laissées en liberté. Pendant ce temps, les femmes restées auprès des voitures allument le feu, mettent en piles les *tortillas* et préparent le plat de *fricoles*.

Peu à peu, l'agitation cesse, le calme se fait, le pas des mules et le bruit des clochettes se perdent dans le lointain, et l'on n'entend plus que les rires joyeux de nos soldats, dont les éclats répandent de temps à autre, dans le camp, une vive lueur de gaieté et d'insouciance.

Pendant ce temps, dans une maison pauvrement meublée, située à l'un des coins de la place, plusieurs officiers travaillaient, penchés sur une carte. C'était le général de Lorencez et son conseil de guerre dressant le plan d'attaque de Puebla. — Au camp, l'insouciance ; ici, les préoccupations et la responsabilité du commandement. Au sein de ce conseil s'agitait en ce moment le sort du lendemain. Le général de Lorencez faisait ressortir l'importance du fort de Guadalupe, qui domine Puebla au nord, et les avantages que sa possession nous assurerait. Il insistait sur la nécessité de tenter un assaut hardi, capable d'assurer la victoire, sans nous compromettre en cas d'insuccès, de surprendre en quelque sorte l'ennemi par cette fougue française si terrible dans

son élan, sans lui laisser le temps de nous compter. Sût-il notre nombre, il le croirait dix fois supérieur du moment qu'il nous verrait face à face.

Or, que pouvait-on tenter avec cinq mille hommes et seize bouches à feu? Un coup d'audace et rien de plus. — D'un siège, il n'était pas même question. Troupes et matériel, tout manquait pour une opération de cette nature, et n'eussions-nous manqué de rien, que la saison des pluies, anticipant sur l'époque de ses ravages annuels, menaçait de nous réduire dans un délai prochain à l'inaction et à la famine. Sans aller si loin, on se demandait si le nombre restreint des bataillons disponibles, en dehors des troupes laissées à la défense du convoi, autorisait une simple reconnaissance sous le feu de la place. Non; une pareille reconnaissance, vu la forme générale du terrain, entraînait inévitablement une action sérieuse et non décisive; on risquait d'y perdre une partie de son monde et de montrer devant l'ennemi une hésitation qui ne manquerait pas de relever son moral. D'ailleurs, il fallait songer que le faible corps expéditionnaire était séparé par plus de deux mille lieues de la mère patrie, et qu'à pareille distance, ménager la vie de soldats qu'on se trouverait dans l'impossibilité de remplacer devenait non-seulement une ques-

tion de prudence, mais une question d'impérieuse nécessité. L'avis du conseil fut unanime pour reconnaître que le succès dépendait tout entier de la hardiesse et de la promptitude de l'attaque de Guadalupe. Il fut donc arrêté que, le lendemain, 5 mai, la colonne française arriverait devant Puebla, et donnerait l'assaut au fort.

Au conseil de guerre succède le repas du soir; à la discussion sérieuse, les propos enjoués; aux images des champs de bataille, le tableau d'une Puebla prise sans coup férir. Pourquoi s'étonner d'un pareil dénouement? N'entendions-nous pas affirmer sans cesse autour de nous « que les « Français seraient reçus en libérateurs, au mi-
« lieu des ovations, des fleurs, des enchantements
« d'une ville qui devait briser ses chaînes pour
« accourir vers eux »!

La nuit était venue, et l'on s'entretenait encore du sujet à l'ordre du jour, lorsqu'on annonça un ingénieur mexicain passant pour connaître le pays et particulièrement bien Guadalupe. Le général le reçoit, le fait asseoir au milieu de nous, et l'interroge longuement sur tous les points qui peuvent intéresser l'attaque du lendemain. Les renseignements de l'ingénieur sont des plus intéressants : à l'entendre, les abords de la Guadalupe ne présentent pas d'obstacles capables d'arrêter l'élan des troupes françaises; les fossés sont en partie

comblés ; le réduit offre, selon lui, trop peu de garantie de solidité pour être en état d'opposer une résistance efficace ; quant à l'ennemi, il ne lui fait même pas l'honneur d'admettre qu'il puisse se défendre autrement « que pour la forme ». Satisfait, le général se retourne vers nous, et, nous congédiant : « A demain, messieurs », dit-il, « dans Guadalupe. »

Chacun se hâte de profiter de sa liberté pour s'isoler et se recueillir. — On a tant besoin d'être seul dans la nuit qui précède un combat ! Dans ces quelques heures qui vous séparent du champ de bataille, la pensée trouve un attrait si puissant à se replier sur elle-même au milieu des plus chers souvenirs du passé ! Un camarade est-il là ? la source des confidences devient intarissable ; si l'on a des soucis, ces feuilles épineuses qui croissent même sur l'arbre du bonheur, on les écarte pour s'entretenir de l'avenir qu'on espère, de la gloire qu'on rêve, de la mort aussi qui peut frapper. Alors on fait défiler devant ses yeux le cortège de ceux qui vous tiennent le plus au cœur, et on leur envoie, à travers l'espace, une dernière pensée chargée de tendresses.

Ce soir-là, dans une maison contiguë à celle du général, notre chef d'état-major et deux d'entre nous occupions trois coins d'une pièce. Longtemps retenus dehors par une de ces nuits dont aucun

temple ne saurait égaler la splendeur, — tant la poésie divine y rayonnait dans sa mystérieuse beauté, — nous venions de rentrer, parfaitement décidés à rompre avec nos rêveries et à dormir. Le bonsoir d'usage échangé, chacun de nous s'était mis en devoir d'exécuter son programme et commençait à sommeiller, lorsque mon voisin, rompant tout à coup le silence : « Si vous le voulez bien, mon colonel », dit-il, « demain nous reposerons chez l'évêque de Puebla ; j'ai le pressentiment qu'on doit y être bien couché. » — « Accordé, et bonsoir », répondit laconiquement le colonel, et tout rentra dans le silence. Quelques instants après, chacun de nous poursuivait en rêve les pensées en compagnie desquelles il venait de s'endormir. Oui, nous voilà reportés à quelques mois en arrière ; c'est le jour du départ, c'est l'adieu à la France ! « Au revoir, à bientôt », nous disent nos amis ; « dans six mois vous nous serez rendus. Heureux privilégiés, vous allez faire un beau voyage, *la canne à la main*..... »

Nous partons ! Malgré une mer furieuse depuis la veille, le préfet maritime de Cherbourg n'a pas osé prendre sur lui de retarder notre départ. « Relâchez en Angleterre, si vous le jugez utile », avait-il répondu aux justes observations du commandant de Wedel. Partir pour relâcher en Angleterre ? autant ne pas partir.

A peine hors du port, le *Forfait* qui nous emporte est saisi par les vagues qui se le rejettent les unes aux autres. Les voiles sont carguées, car le vent souffle en tempête; les matelots en exécutant la manœuvre *veillent au grain* et ne risquent un mouvement qu'en se tenant fortement accrochés aux cordages. L'un d'eux, pourtant, est subitement enlevé par une terrible vague qui s'abat sur le pont; un cri étouffé, à peine perceptible, et c'est tout; les flots ont déjà roulé le malheureux dans leur linceul liquide, et l'ont entraîné au loin, sans qu'aucun secours ait pu lui être porté.

A cette première nuit lugubre succède une seconde, puis une troisième, pendant lesquelles le commandant ne quitte plus le pont.

Enfin, vers le troisième jour, le vent toujours contraire s'apaise un peu; quelques bandes de marsouins bondissant au-dessus de la mer, et des mouettes accompagnant le navire, comme pour faire admirer la blancheur de leurs ailes et la grâce de leur vol, telles sont les distractions de notre première journée de répit.

Mais où le *Forfait* nous conduit-il? A Madère. Charmante vision! comme il y a trois mois, la jolie possession portugaise nous apparaît avec tout l'attrait d'un climat merveilleux et d'une végétation splendide. C'est comme un ruissellement